

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Les erreurs qui peuvent subsister sont le fait de l'auteur.

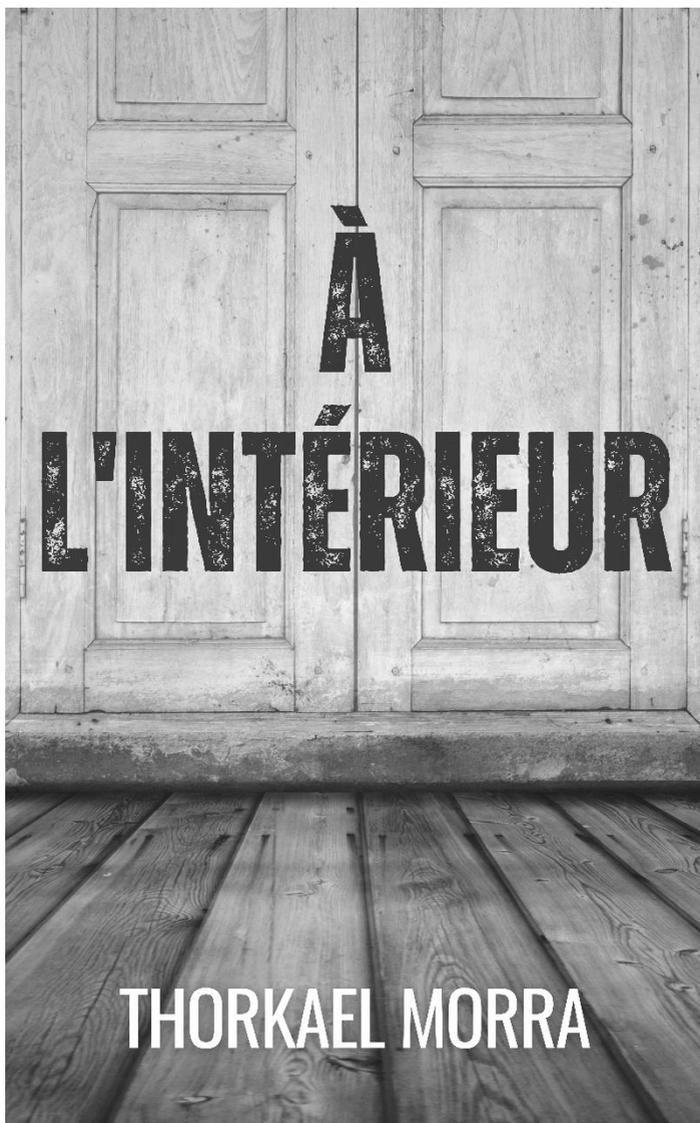
Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Tous droits réservés – Thorkael Morra – Rumilly – 2023

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, contacter :

thorkael.morra@gmail.com



Thorkael Morra
À l'intérieur

1

Une perte d'inspiration est un sentiment horrible. Mais le plus insupportable pour Théo n'était pas ce syndrome de la page blanche qui le suivait toujours après six ans de prison, 3 h 40 de TGV et un changement à Lyon Part-Dieu. Le plus dur était qu'il traînait le début d'une histoire étrange, sans réussir à la terminer... Avec le temps, ce simple blocage avait pris de l'ampleur et s'était transformé en une véritable obsession, un fantasme obscur alimenté par l'incapacité de l'assouvir.

L'inspiration lui avait susurré les mots de ce début d'intrigue, dans sa cellule, le premier jour de sa condamnation. La scène décrivait un personnage enfermé dans un drôle d'hôtel. Inquiet, le gars tentait d'expliquer des phénomènes bizarres et de découvrir pourquoi sa fiancée s'était enfuie en le laissant là.

Mais, une fois le décor du roman planté, plus rien. Fini. Le souffle créateur s'était rendu aussi inaccessible que désirable. Théo avait beau essayer du matin au soir, la page de son carnet sur lequel il avait commencé ricanait devant son trouble et restait blanche, rejetant toute nouvelle trace d'encre.

Le train flottait en silence sur les rails. Parfois, il crissait sur des kilomètres. L'odeur de tissu synthétique ressortait sous la chaleur du soleil qui cognait la vitre. Théo, ce jeune homme de 24 ans à la barbe brune, courte et clairsemée, n'arrivait pas à se détendre. La visière de sa casquette tombait sur ses yeux fatigués, et son casque audio sur ses oreilles. L'un des écouteurs tenait grâce à trois couches de ruban adhésif, mais le son était encore à la hauteur et permettait

d'entendre le chanteur lancer un florilège d'insultes et de provocations. Un pur rap français sans filtres dans lequel une voix aiguë s'en prenait à l'arbre généalogique de la terre entière.

Théo était affalé, dans son survêtement, les jambes tendues sous le siège de la passagère de devant. Il avait baissé le volume de sa musique rien que pour cette petite aux cheveux touffus. Elle se retournait souvent pour l'observer, avec sa bouille ronde et espiègle. Adorable, mais Théo n'était pas dupe. Elle avait l'air d'une chipeuse de paquets de chips, alors il avait terminé le sien avant d'essayer de sombrer.

Son voisin était déjà loin, dans les bras de Morphée. Sa bouche entrouverte témoignait de la digestion d'un quatre-heures honorable. Un mec en costume-cravate imprégné de sueur et d'après-rasage, discipliné, pas le genre à donner des coups de coude en faisant mine de ne pas s'en rendre compte. Sûrement en déplacement professionnel. Sur sa tablette escamotable, un magazine de voyage espérait être lu et rappelait une situation professionnelle alimentaire, semblable à celle qui attendait Théo.

Sur cette pensée, le garçon prit son courage à deux mains et sortit son carnet à spirales en s'assurant que personne ne le regardait. La gamine en premier.

Qui sait... peut-être qu'en filant à 300 km/h en direction d'Annecy, Théo arriverait à trouver la fin de l'histoire ? Maintenant qu'il était libre et qu'il commençait sa nouvelle vie, l'inspiration accepterait-elle de revenir ?

Le seul fait de poser les yeux sur ces phrases rendit ses mains moites. Il se les essuya sur le tissu râpeux de son siège, descendit sa tablette et se pencha par-dessus pour relire chaque mot à l'abri des regards.

*Vérité, protection, fidélité, confiance, rêve. Son annulaire le dé-
mangeait. Kévin l'écrasait avec l'ongle de son pouce, en répétant les
cinq mots comme un mantra.*

*Dans l'appart-hôtel, il guettait la fenêtre du salon. Fermée, les
lames sales du volet roulant descendues à fond, elle servait de barri-
cade contre le monde extérieur. À tout moment, des moqueries et
des menaces pouvaient la transpercer pour l'atteindre.*

*Mais l'officier de police judiciaire, assis à table en face de lui, était
là pour arrêter ces salauds et retrouver sa fiancée. Pour le reste, Kévin
préférerait attendre avant d'en parler. Cette histoire d'ombre oppres-
sante qui rôdait et...*

— Kévin ?

Il sursauta.

*— Oui. Inspecteur, je n'ai aucune nouvelle. Vous pensez que ce
sont eux qui l'ont emmenée ?*

— Peut-être une simple engueulade ?

*— On se marie le mois prochain, voyons. Je vous l'ai déjà dit,
nous sommes ici pour nos vacances d'enterrement de vie de jeune
couple. Mais, depuis ce matin, ou... peut-être cette nuit, elle a dis-
paru.*

*— Le post-it qu'elle a laissé prouve bien qu'elle est partie d'elle-
même.*

*Et voilà l'argument que Kévin redoutait. Il regrettait même de
ne pas l'avoir enlevé, ce foutu post-it... Au moins, le flic se serait
concentré sur autre chose. Mais Kévin aurait-il été coupable de dis-
simulation de preuve ?*

*Il se sentait pris au piège. À la place de ces parents qui supplient
pour lancer des recherches, jurant que leur enfant ne fugerait pas.
Il connaissait sa fiancée, jamais elle ne l'aurait abandonné, surtout en*

pleines vacances à huit cents kilomètres de chez eux. Pour autant, ce bout de papier l'empêchait de mettre en alerte toute la planète.

— Non, je... je doute que ce soit aussi simple.

L'inspecteur Lawniczak affichait une dégaine bien à lui. La cinquantaine et rasé de près, il avait boutonné une chemise fleurie par-dessus ses pectoraux encore gonflés par des années de musculation. Celle de Kévin était plus sobre. Unie et bien repassée, elle ne s'étirait sur aucune forme de muscle et recouvrait un corps de 27 ans, maigre et ramolli, qui en faisait dix de plus malgré un rasage aussi court que celui du policier.

Lawniczak avait déposé sa mallette contre le pied de la chaise et sa veste sur le dossier. Il fronça les sourcils et interrogea Kévin d'un air suspicieux.

— Quelle est votre hypothèse ?

Il termina sa question en observant les couverts sur la table. Kévin les avait dressés pour deux personnes, comme si sa future femme allait sortir de la salle de bain en peignoir pour prendre son petit déjeuner.

— Vous n'avez pas la moindre idée de ce qui se passe ici. Tout a commencé avec elle et, maintenant, j'ai peur qu'ils prennent mon petit frère. Il a déjà changé, même son physique se transforme.

— Il se transforme ?

— Oui. C'est difficile à expliquer.

— Pourquoi ne pas quitter cet endroit ?

— Avec la bande qui traîne dehors ? Ils m'attendent. Je sais que vous avez besoin de preuves, mais on voit que vous ne savez pas de quoi ils sont capables.

— Pouvez-vous au moins me dire ce qu'ils vous ont fait ? Cela m'aiderait à faire avancer l'enquête.

Kévin s'attrapa le crâne. Il avait la sensation d'étouffer sous le poids des questions sans réponse. Ce n'étaient que des vacances, à la base, et voilà qu'il se retrouvait coincé à l'intérieur de cet hôtel. Sans elle.

— *Non, c'est... tout est flou. Mais ils sont venus devant ma fenêtre, ce matin, et ils m'ont menacé.*

La pointe du stylo se mit à trembler devant la page à petits carreaux. Théo agita son polo pour se rafraîchir.

Il lui fallait juste un mot... Un seul mot, ou une piste, une idée, n'importe quoi à noter sur ce bloc-notes.

Rien. Même loin de sa cellule, pas le début d'une lettre ne vint s'inscrire à la suite.

Il avait envie de balancer son carnet par la fenêtre, en plein sur l'un des poteaux électriques défilant au bord de la voie ferrée.

Le rap n'était pas moins grossier quand Théo quitta le train, soutenant sa vie au fond d'un sac de sport jeté par-dessus l'épaule. Il plissa les paupières en observant le ciel d'Annecy, en Haute-Savoie. Un ciel de mois de juin sans nuages, intact, à l'image du nouvel habitant au passé abandonné dans le Nord, sur le quai de la gare de Lille-Europe, pour un nouveau départ dans l'une des plus belles villes du monde.

Le trajet en bus lui donna une première leçon sur cet endroit. Il était loin de tout ce qu'il avait déjà vu. Ici, l'Homme et ses villes n'étaient pas les rois, la souveraineté des montagnes rendait humble le plus ambitieux des architectes.

Théo arriva devant un muret en pierres blanches, si propre qu'il semblait avoir été construit la veille. D'abord, il rit. Puis, dans le doute, il vérifia l'adresse. Il avait suivi la réussite de son ami, mais à ce point-là... Au-delà d'un portail en aluminium se dressait une villa d'architecte aux baies vitrées immenses qui reflétaient ciel et montagnes. Chaque pièce de l'étage possédait son balcon en verre et

donnait envie de s'allonger sur une chaise longue avec un cocktail à portée de main.

Il fit tomber son casque audio autour de sa nuque, leva un sourcil en examinant son jogging serré aux chevilles et sa paire d'Air Max, puis appuya d'un doigt timide sur la sonnette.

Le portail se mit à rouler derrière le pilier en pierres. Une voix cria son prénom et des pas firent craquer les cailloux blancs devant l'entrée de la maison. C'était Samuel qui l'accueillait, les bras tendus. Il sentait le café et le Tic Tac jusque sur le trottoir. Plus vieux d'un an que Théo et plus lourd d'une trentaine de kilos, il répandait le succès et la vitalité depuis sa carrure de rugbyman. Encore plus avec sa chemise rose pâle rentrée dans un pantalon en toile et l'effet coiffé-décoiffé de sa coupe de cheveux.

Après avoir étreint Théo d'un geste fraternel, Samuel piétina le tapis extérieur et ferma la porte derrière eux.

La villa surélevée en flanc de montagne jouissait d'une vue imprenable sur le lac. Théo posa son regard sur un bateau, puis sur un homme, debout sur une sorte de planche de surf.

— Ils font même du surf, ici ?

Samuel visa le lac. Après un moment, il se frappa la cuisse.

— Mec, c'est du paddle ! Où t'as vu des vagues dans un lac ? On ira se baigner plus tard. Whisky ?

Théo refusa d'un sourire poli.

— Sacrée villa...

Debout devant un meuble ancien qui tranchait dans le design moderne, Samuel remonta les manches de sa chemise et se servit un verre depuis une carafe en cristal.

— Avec Mérédith, c'était notre rêve, alors on n'a pas peur de travailler dur pour ça. Cigare ?

Théo se contenta d'un verre d'eau avec deux glaçons et suivit Samuel sur le canapé. En fin d'après-midi, le soleil entamait sa descente vers le massif, mais chauffait toujours cette façade de la maison, côté piscine.

Les bras écartés sur le dossier, Samuel fixait son ami.

— Alors, t'as tout abandonné, hein ? Et ton rêve de devenir écrivain ?

Il savait que ce sujet serait abordé, pourtant Théo sentit comme un coup de poing dans le ventre. En caressant le canapé d'un geste mécanique, il avoua ne plus réussir à écrire depuis son premier jour en prison.

— Tu vas me dire que, même dans ta cellule, tu n'as jamais réussi à écrire ?

— Le tout premier jour, si. Après, plus rien. J'ai un début d'intrigue pas mal, mais je bloque. Dès que je m'y mets, c'est fini, ça bloque.

Samuel avala une gorgée de whisky sans quitter son invité du regard. Puis posa son verre sur la table basse en forme de goutte.

— Ça tombe bien, j'ai quelque chose à te proposer.

— Je me disais bien que tu n'en étais pas arrivé là honnêtement, dit Théo en riant. Laisse tomber. C'est gentil, mais je n'ai pas besoin de te rappeler d'où je sors à peine.

— J'ai ma propre agence immobilière à Annecy, mec, tu crois que je gagne combien ? Mais, rien à voir...

La posture de Samuel se modifia. Penché en avant, coudes sur les genoux et les doigts croisés, il fixa le sol avec un visage grave. Une mine terrible comme s'il s'apprêtait à annoncer son trépas imminent. Il commença par le début et expliqua avoir reçu en gestion un immeuble, perdu dans un village nommé Tiose, une vallée à vingt-cinq kilomètres d'Annecy.

— Il est encore en travaux de rénovation, mais certains locataires sont déjà installés. En fait... tout a commencé avec une annonce bizarre sur Leboncoin. Quelqu'un qui se fait appeler Less.

— Et donc ?

— Tu pourrais trouver tes réponses, là-bas, continua-t-il. C'est arrivé à ceux qui s'y sont installés. C'est comme si... c'était devenu facile, pour eux. Plusieurs locataires qui restaient bloqués sur leur projet, ou même qui étaient plutôt mauvais, ont trouvé l'inspiration dans cet immeuble.

Le visage de Théo se décomposa sous sa casquette.

2

Les deux hommes ne se lâchaient pas des yeux.

Cet immeuble... En quoi un tas de béton pouvait-il être spécial ? Déjà, le doute inondait Théo. Il cherchait une logique dans l'histoire que lui racontait son ami.

— Tu veux dire quoi par « plusieurs locataires ont trouvé l'inspiration » ?

— Sur les douze lots de l'immeuble, quatre sont déjà loués. Et les locataires sont tous des auteurs. Écrivains, rédacteurs de scénarios, de morceaux de musique, bref, tous ont un profil de créatif.

— Il y a quatre auteurs là-dedans, tu es sérieux ? dit-il en pointant ce qu'il croyait être la direction de Tiose.

Bien que sceptique tel un enfant devant un père Noël de centre commercial, on pouvait lire une forme d'espoir dans les yeux de Théo.

Samuel avança son buste et reprit comme s'il contait une légende à des copains autour d'un feu. Son agence avait reçu l'appel d'un type à la voix paniquée. Plus agité qu'un toxicomane qui arrivait enfin à joindre son dealer, il téléphonait pour l'annonce du logement, avait-il dit, avant de préciser que son profil d'auteur répondait aux critères exigés.

Théo se racla la gorge et demanda qui était ce Less, le mec derrière l'annonce.

— On pense que tout vient du proprio, mais rien de sûr. Less avait mis le numéro de l'agence. J'ai dû faire supprimer l'annonce par le site en leur envoyant un extrait Kbis et tout le bordel. Donc

on a dit au locataire que les logements étaient bientôt prêts, mais pas encore. Une plaie, le gars. Il n'a pas arrêté d'appeler en disant qu'il devait absolument s'y installer, au moins le temps d'achever son projet et qu'il s'en foutait si les travaux n'étaient pas terminés.

— Qu'est-ce qu'il écrivait ?

— J'en sais rien. Mais les ouvriers ont fini par nous contacter et nous parler du bonhomme. Il dormait dans sa bagnole sur le parking de l'immeuble. Du coup, en parfait gentleman, j'ai donné la directive de terminer l'un des appartements pour accueillir ce brave homme.

Il marqua une pause. Théo se demanda s'il jouait sur le rythme pour donner du poids à sa fable et rendre l'ambiance encore plus particulière.

— Et donc ?

— Et donc, le gars a fini son projet alors que, soi-disant, il avait perdu l'inspiration.

— Mais, comment ça peut fonctionner ? Qu'est-ce qui nous dit que c'est la vérité ?

Samuel haussa les épaules et reprit sa position, les bras écartés. Puis il tourna la tête vers sa piscine.

— Résultat, pas besoin de mettre d'annonces, on a une liste d'attente plus longue que celle des logements sociaux. Et pour les trois autres locataires déjà en place, même délire, ils ont retrouvé l'inspiration et sont sur des œuvres qu'ils n'auraient jamais pu espérer sortir avant, et en moins de temps qu'ils n'auraient pu l'imaginer.

Les paupières plissées, Théo suivit le regard de son ami. Derrière la piscine, une création de topiaires en buis courait le long du muret. Pas une feuille ne dépassait des formes géométriques fondues dans le gazon.

Il se gratta le front et revint à Samuel.

— Tu te fous de moi, hein ? C'est une blague ?

— Va voir par toi-même. Ils l'appellent l'Immeuble des Auteurs.

— L'immeuble des... quoi ?

Théo explosa de rire et se leva. Il savait que le monde devenait fou, mais tout de même... Face à la baie vitrée, il tournait le dos à Samuel quand celui-ci en rajouta une couche.

— Va voir sur Facebook, si tu doutes.

Douter ? Cette étape était déjà loin. S'il lui avait dit qu'un fantôme dormait dans sa chambre, il l'aurait cru plus facilement.

— Tu y crois, toi ? Tu as pu l'expérimenter en vrai, cette histoire d'inspiration ?

— Tu sais bien que je n'écris pas. Je te rapporte juste ce que je sais. Des journalistes sont même venus pour faire un article. Renseigne-toi, si tu veux. Bref, tout ce que je dis, c'est que ça te coûterait rien d'aller y jeter un œil. Et tu pourrais sortir de tout ça. Revenir un peu à la vraie vie.

— Crois-moi, je la connais, la vraie vie, dit-il en observant au loin.

— Écoute, Théo, c'est du passé, tourne la page. Tu as largement payé ta dette. Je te l'ai déjà dit, mais je m'en veux de ne pas avoir été là, je les aurais défoncés avec toi. Ils ont seulement eu ce qu'ils méritaient.

Théo se retourna d'un coup. Alors qu'il traversait le désert, son pote venait de jeter une poignée de sable dans sa gourde. Chaque parole prononcée à ce sujet lui donnait l'impression de souiller sa nouvelle vie.

— Arrête de m'en parler, je te le demande sincèrement. Je n'aurais jamais dû écrire cette connerie.

— Comme tu le sens, dit Samuel, le menton descendu et les mains en l'air. En tout cas, moi, j'adorais te voir déterminé au lycée,

quand tu rêvais en secret de devenir un écrivain reconnu. Dis-moi que ça te ronge pas de l'intérieur !

Théo revint s'asseoir, puis plongea la tête entre ses doigts pour se masser les tempes. Il se souvint des nuits blanches à noircir les carreaux de son petit bloc-notes à spirales. Chaque intrigue représentait un combat entre son cerveau et lui-même. Il tournait en rond, s'asseyait, s'allongeait, puis tournait en rond, tout en grattant des phrases dans tous les sens. Pire qu'un savant fou.

Mais, après un temps, la solution apparaissait. Toujours. Comme par magie. Alors, il couchait un premier jet complet le plus vite possible pour rester dans le contexte. Les mots coulaient avec fluidité et l'étape de l'écriture n'était que la concrétisation de ce qui existait déjà dans son esprit.

Il éprouvait ensuite le plus grand des soulagements. Peu importe que personne ne lise son travail, il ressentait la plus satisfaisante réussite de toute sa vie.

En clair, l'écriture était à Théo ce que la baston, le shit et le cul des filles étaient aux autres adolescents de son quartier. Son addiction. La simple sensation du stylo au contact du papier. De l'encre qui refuse de sortir au premier coup de mine, mais qui finit par imposer au monde réel une pensée encore inexistante dix secondes plus tôt. Tout le processus vibrait en lui.

Il avait trouvé sa passion et désirait en faire sa carrière d'adulte. Jusqu'à ce jour, où le drame l'avait invité à l'enterrement de son rêve. Il grelotta rien que d'y penser. Il s'efforçait d'oublier l'humiliation qu'il avait vécue, mais le souvenir demeurait tapi dans l'ombre comme une mygale prête à bondir chaque fois que Théo essayait d'écrire.

Samuel se pencha pour attraper son verre, mouilla ses lèvres avec du whisky, et reprit.

— En tout cas, le propriétaire est ravi. D’après son notaire, il est au courant du bruit autour de son immeuble et il s’est pris au jeu. Il veut qu’on refuse tous les profils qui ne sont pas des auteurs.

— Tu l’as déjà vu ? demanda Théo.

— Non. Il paraît que c’est une personne célèbre dans le milieu, quelqu’un que tout le monde connaît, mais personne ne sait qui c’est. Il passe par une SCI qui s’appelle l’Immeuble des Auteurs.

— Une SCI, donc un associé ?

— Exact, je n’en sais pas plus, on travaille avec son agence notariale. Le même type qui gère ses revenus. Mais apparemment, l’un des propriétaires est un mec puissant, c’est lui qui est au-dessus de tout. Un passionné de création, d’art en général. Peinture, écriture, musique, tout. Bon alors, ça te dit ? Je peux m’arranger pour te trouver un logement.

Théo se leva une nouvelle fois. Il resta droit, les mains dans les poches à savourer la chaîne montagneuse qui se jetait dans le lac d’Annecy.

— Je n’écris plus. Même si je le voulais, je n’y arriverais pas, de toute façon. C’est terminé pour moi.

— T’avais un don, mon pote ! Quoi de mieux pour te remettre en selle ?

— Arrête... Ça fait six ans que j’essaie de passer à autre chose. Je te remercie, mais je commence une nouvelle vie loin de tout ça. Et je commence mon boulot dès demain.

— Ton truc de manutention ? À TM Manicran ?

Un boulot moins classe qu’agent immobilier, sans aucun doute, mais Théo avait choisi ce poste plutôt que de rejoindre l’agence de Samuel et Méréedith. Un besoin de voler de ses propres ailes, sûrement, au moins au début. Et puis, un job reste un job, ça ne pouvait pas être si terrible...

— Je connais cette boîte, dit Samuel, on travaille avec eux. Ils nous livrent des meubles pour nos locations meublées. Comme tu veux. Peu importe ce que tu décides, tu es le bienvenu ici, reste autant que tu le voudras.

La chambre au rez-de-chaussée était à la hauteur de l'enthousiasme de Samuel, qui lui avait préparé avec amour. Théo se retrouva seul dans cette grande pièce silencieuse. Ses oreilles sifflaient, en quête de bruit, dépaysées par un calme dont elles avaient été privées trop longtemps.

Il resta figé devant le tableau qui surplombait la tête de lit. Une galaxie y était peinte, à la fois sombre et brillante. Théo avait le sentiment de s'enfoncer à l'intérieur de cette Voie lactée aux teintes mauves.

Il posa le carnet sur la table de chevet aussi blanche et neuve que les murs, puis s'allongea sur le matelas de deux mètres sur deux.

Son pied ne cessait de s'agiter et ses doigts de pianoter sur son ventre. Depuis la petite table, le bloc-notes le narguait.

Tu veux jouer à ça ? Le premier jour de ma nouvelle vie, hein...

Théo tenta de découvrir une chose aussi simple qu'un prénom. Celui de la fiancée de Kévin. La femme partie en laissant un post-it derrière elle.

— Pourquoi pas Elsa ? Non. Anaïs ? Anna ?

Comme sa main se mit à trembler, il abandonna et autorisa ses paupières à se fermer.

— L'Immeuble des Auteurs... Ridicule.

Une boule d'énergie lui chatouillait le ventre. Théo avait du mal à mettre des mots sur l'émotion qui l'emballait. Il avait l'impression de se réveiller pour la première fois, comme si sa vie commençait à cet instant précis. Probablement le sentiment classique éprouvé par un homme remis en liberté.

Un sourire recouvrit son visage encore gonflé par les huit heures de sommeil, et il dut se faire violence pour quitter la bonne odeur des draps et le confort du matelas à mémoire de forme.

La villa était vide en cette matinée ensoleillée. Pas de cris, à part ceux des oiseaux qui filaient d'arbre en buisson.

Sur l'îlot central de la cuisine, juste à côté du piano de cuisson digne d'un grand restaurant, une feuille à en-tête portant le nom de *Dith'Immo* attendait Théo.

Il y a du café et de la pizza pour le p'tit déj.

Plus bas sur le papier, Samuel avait fait preuve d'inventivité.

P.-S. (Plus Sérieusement) - Fouille dans les placards ou prends du liquide sur la table. Mes clés de bagnole sont à l'entrée. Sinon, il y a les vélos électriques. Méré rentre de déplacement aujourd'hui, on devrait être à la villa vers 20 h.

Théo secoua la tête en comptant cent quarante euros sur la table.

— C'est combien un croissant, ici ?

Il enfonça un billet de vingt euros dans sa poche, sortit du frigidaire une part de pizza figée comme un bout de carton, et poussa la baie vitrée.

L'odeur de pelouse humide attestait du travail nocturne de l'arrosage automatique sur les centaines de mètres carrés. Torse et pieds nus, il marcha sur le carrelage encore frais, le long de la piscine. Un plongeon le tentait bien jusqu'à ce qu'il trempe un orteil dans l'eau. Trop froide. Peut-être plus tard.

— Ses clés de bagnole ?

Quel genre de bagnole pouvait posséder le propriétaire d'une demeure aussi indécente ? En croquant par moments dans la margherita supplément reblochon, Théo chercha la porte qui menait au garage. Quand il la trouva, il découvrit derrière elle une Lamborghini Aventador à côté d'un Range Rover Evoque. La décapotable brillait sous les spots incrustés au plafond, et il savait que le bolide qu'il touchait du bout des doigts coûtait vingt ans de son futur salaire.

Il engloutit le reste de son petit déjeuner, s'épousseta les mains, et sauta par-dessus la portière pour s'installer au volant. Les bras tendus et un pied sur la pédale, il serra la mâchoire d'excitation. Même sans permis, il serait capable de la conduire. À l'époque, de la moto au camion, tout était passé entre ses mains d'adolescent en quête de sensations fortes.

Il s'amusait avec les différents boutons, quand la porte du garage se mit à monter.

— Merde, c'est quoi, ça ?

D'abord, il chercha comment il avait pu l'ouvrir, mais comprit qu'il n'y était pour rien quand il entendit des pas approcher.

Le Range Rover garé à côté clignota dans un bruit d'ouverture centralisée puis, une petite blonde montée sur des escarpins et serrée dans un tailleur se pencha pour entrer plus vite.

La femme se figea en voyant Théo.

— J'appelle tout de suite les flics ! La maison est sous vidéo surveillance ! cria-t-elle en faisant demi-tour pour s'enfuir.

— Attendez ! Je suis un ami de Samuel, le propriétaire !
Plus un bruit.

Théo retenait sa respiration. Il était à moitié debout, une main sur le cadre du parebrise et la tête de côté pour entendre au-delà du garage. Au bout d'un moment, le son timide des pierres blanches accompagna un « Théo, c'est toi ? ».

Il ne l'avait pas vu venir. Mérédith avait longtemps été la geek de la bande, et pas seulement à cause de sa typique paire de lunettes et de son addiction pour les jeux en ligne. En fait, si, en grande partie. Mais aussi parce que, avec Samuel, ils passaient des week-ends entiers à jouer à la console.

L'ado gameuse accro au coca, incapable d'aligner deux phrases sans argot, avait bien changé depuis. Elle se tenait devant lui, collier de perles autour du cou et smartphone en main prête à répondre à sa clientèle fortunée. Ou à prévenir la police...

— Samuel m'a dit que je serais seul et que vous ne rentreriez pas avant 20 h, je... désolé de t'avoir fait peur.

— Oui, c'est ce qui était prévu. C'est rien, je devais aller directement à l'agence, à la base, et... j'avoue que j'avais oublié que tu venais cette semaine.

Mérédith gardait le visage de côté. L'invité de son mari n'était que torse nu, mais elle paraissait intimidée. Théo sortit de la voiture et croisa les bras pour se couvrir.

— Tu pars quand ? dit-elle en se grattant le front.

Cette phrase... Théo aurait pu la prédire. Mérédith, son ancienne camarade de classe au lycée, avait lâché cette question comme si son amant attendait pour sortir des toilettes. Mais personne n'était assis sur les W.-C. et Théo connaissait la raison de l'embarras qu'elle affichait. Elle se sentait mal à l'aise en sa présence. La même gêne qu'avait éprouvée l'infirmière après le drame, celle qui s'était

efforcée d'être gentille en prenant la tension du mec aux poings tatoués par la barbarie. Tout comme l'infirmière, Mérédith savait ce que Théo avait fait. Pire encore, elle l'avait vécu, et faisait partie de celles et ceux qui avaient crié en se couvrant le visage devant la rage de l'étudiant.

— Je... je vais trouver quelque chose. Je commence mon boulot aujourd'hui, ce sera plus simple pour trouver un appartement.

Elle leva deux yeux curieux sur lui, puis les ferma dans un soupir en relâchant les épaules.

— Non, je m'excuse... Je voulais dire, tu pars quand, à ton boulot ?

— Je fais 9 h – 16 h, pour une première, mais je peux y aller maintenant si...

— Oublie ça, c'est rien, je dois y aller. On se revoit ce soir, d'accord ?

Le SUV toussota et quitta le garage. Théo encaissa les retrouvailles avec amertume, puis alla se préparer.

Chaque coup de pédale écrasait un peu plus le calepin dans la poche de son survêtement. Il avait fallu à Théo un bon kilomètre pour s'y faire, à ce vélo électrique. Ami du moindre effort, le deux roues était doté d'une batterie sur le cadre qui, d'après l'écran de commande, était chargée à 80 %. Casque audio sur les oreilles par-dessus sa casquette à l'envers, smartphone sur le guidon pour le GPS, Théo roulait au bord du lac bleu émeraude, les yeux vissés sur la piste cyclable.

Si seulement il avait pu se contenir, ce jour-là. Il aurait soulevé son sac à dos et quitté la classe de terminale comme un artiste incompris. Le lycée Boris Vian se serait souvenu d'un écrivain

prometteur et du « allez tous vous faire foutre » qu'il aurait craché derrière lui.

Non, son ego et ses émotions avaient pris le dessus.

Théo avait toujours eu honte de son art. Pour lui, un écrivain dans sa cité avait autant de légitimité qu'un patineur sur un terrain de foot. D'où le flux constant d'adrénaline qui parcourait son corps pendant les cours, alors qu'il écrivait des scènes osées, penché sur son bureau.

Il pouvait encore décrire avec précision la chemise à carreaux du professeur et l'odeur de tabac froid mélangé à l'Amnesia Haze que dégageait Moussa, à côté de lui. Chloé, assise derrière, tendait la jambe pour faire bouger le manteau de Théo. Si ce dernier s'était retourné, elle lui aurait envoyé un sourire en grimace. Il devait répondre à son message, il le savait. Mais une autre écriture captivait son attention.

Un cours de philosophie. Autant dire le moment idéal pour terminer une nouvelle. Mais pas n'importe laquelle. Théo progressait sur une histoire romantique, à la limite de l'érotisme, dont il était fier. Un défi qu'il s'était lancé pour réussir à mieux transmettre certaines émotions et élargir sa palette d'écrivain.

Il avait entendu Michael pouffer, mais pas plus que d'habitude. Ce connard foutait le bordel à toute heure, même après le repas du midi quand la voix du prof faisait office de somnifère. Alors, comment se douter que quelque chose clochait ? L'auteur n'avait redressé la tête qu'après avoir reconnu les mots que crachait la gueule de Michael. Les mots de Théo. Des mots qu'il n'avait jamais dits à voix haute, et encore moins dans son quartier.

Ses affaires traînaient au sol. Plusieurs pages de ses écrits étaient éparpillées. Théo pouvait encore ressentir l'effroi qui l'avait saisi en s'en apercevant. Il s'était jeté à terre pour ramasser son travail, écrasé

sous les moqueries, pendant que son intimité passait de mains en mains.

Encouragé par tous, Michael avait pris appui sur une chaise pour monter sur son bureau. Ce porc piétinait les pages avec ses baskets sales et lisait un passage tel un vendeur à la criée. Le regard noir et les mises en garde de Théo n'avaient eu aucun effet, si ce n'est d'offrir la réaction voulue au public.

En bon enseignant, le professeur Kadar avait verrouillé l'humiliation pour de bon.

— Théo, nous sommes curieux ! C'est excellent, vous ne devez pas refouler votre art, avait-il dit.

« Refouler » et « art », dans une même phrase, lâchés au milieu d'une classe de Boris Vian, un lycée public coincé entre deux blocs d'un quartier défavorisé. Un champion du monde, ce prof.

La tension était montée au rythme des rires.

— Rends-moi ça.

— *Encore sur elle, il humait la nuque en sueur de la jeune femme. Deux de ses doigts s'approchèrent des gouttelettes...*

— Ferme ta gueule ! Michael, je ne plaisante pas !

Le professeur avait utilisé une fois de plus les mots appropriés.

— Ne refoule pas qui tu es, Théo. Je trouve que c'est un bon exercice. Tu n'es pas mauvais comme poète.

Toute la classe riait aux éclats, sauf Mérédith et quelques élèves.

Michael dévoilait son récit comme un maître aurait lu le petit mot secret du cancre de l'école. Personne ne connaissait la passion de Théo, à part son meilleur ami, Samuel, déjà en BTS dans un autre établissement.

Un coup de poing sur le bureau comme dernier avertissement. Une haine si forte l'avait envahi qu'il voyait trouble et entendait les

phrases au ralenti. Mais rien ne pouvait stopper son agresseur, lequel s'était accroupi face au visage rouge vif de Théo.

— Un problème, le poète pédé ?

Le professeur n'était toujours pas intervenu. Il trouvait la situation saine. Les jeunes devaient s'exprimer, surtout dans des quartiers sensibles.

Alors Théo avait mis un terme à l'humiliation d'un uppercut bien placé, sous le menton de Michael. De quoi lui faire perdre connaissance et fermer sa bouche.

S'il s'était arrêté là...

La victime était déjà inanimée quand Théo s'était jeté dessus pour se défouler sur sa figure. Dans sa mémoire, le moment avait duré une éternité. Le gosse pissait le sang, son visage se déformait sous le choc des coups de poing, et les rires s'étaient transformés en hurlements.

Enfin conscient de la réalité de la scène, monsieur Kadar avait tenté d'enrouler Théo avec sa force d'adulte. Son réflexe avait sûrement sauvé la vie de Michael, mais Théo avait cogné si fort le professeur qu'il avait failli perdre un œil.

Un séjour à l'hôpital pour Michael et une incapacité temporaire de travail pour l'enseignant, qui avait dû se faire recoudre l'arcade sourcilière. Six ans de prison pour violence volontaire avec circonstances aggravantes – infraction commise sur un enseignant ou tout membre des personnels travaillant dans les établissements d'enseignement scolaire. Et encore, la juge avait fait preuve de clémence, apparemment, envers le jeune tout juste majeur.

Théo serra les freins devant un panneau en forme de flèche. Il indiquait la direction à prendre pour se rendre à Tiose. Une route plus fine et endommagée. On ne voyait rien, d'ici. Que des arbres et le clocher d'une église surélevée sur la montagne. Aucune trace d'un quelconque immeuble magique...

Il soupira et reprit la direction de son travail.

La sensation d’oppression avait saisi Théo dès son entrée dans l’entrepôt. Après quelques minutes, il comprit que le bruit insupportable de perceuse n’en était pas un et qu’il provenait des chariots élévateurs occupés à placer leurs palettes pleines de cartons. Le son électrique, strident, sonnait jusqu’au fond du dépôt. Il perforait les parois vitrées d’un bureau spartiate, qui portait pour seule décoration un tableau aménagé en planning. Sur celui-ci, des colonnes tirées au ruban adhésif noir et des noms devant des créneaux horaires dictaient l’organisation rigide de TM Manicran.

En face, assis sur une chaise en fer, un gros bonhomme au crâne chauve transpirait en abondance à cause de la veste rouge sans manches, aussi usée que lui, qu’il s’obstinait à porter malgré la météo. Il devait parler fort pour se faire entendre, mais même s’il avait chuchoté, sa manière d’accueillir un nouvel employé n’aurait pas été moins atypique...

— Chez TM Manicran, notre force, c’est qu’on livre à pas d’heure. Moi, c’est Gonthier Tonelier, j’suis l’manager de l’équipe de jour, mais j’finis jamais avant 21 ou 22 h. C’est ça, les postes à responsabilité. Bon, sinon, j’sais c’que t’as fait, dit-il à voix haute. On prend pas six piges pour un pétard avec des copains. J’déteste les gens violents. Alors, écoute-moi bien, ici, tu t’tiens à carreau. Si tu fais l’malin, j’t’ecadre direct.

Théo lui rendit deux sourcils levés et un hochement de tête en guise de réponse. Aucun problème, tant qu’il pouvait fuir loin de cette pièce afin de ne plus jamais sentir son haleine. L’effluve de